

Transmettre la psychanalyse

CHARLES MELMAN

Psychiatre,
psychanalyste

J'AURAIS APPRÉCIÉ QU'ON ME DISE EN QUOI ET POURQUOI NOUS SERIONS attachés à un désir de transmission ? Qu'est-ce que Freud poursuivait en cherchant à avoir des élèves par exemple ? Et avec ce fait que, comme nous le savons, ça rate ! Et de savoir, si c'est possible, pourquoi ça rate ?

J'aurais aimé aussi que vous nous fassiez remarquer que *transmission* c'est un terme obscène ! Puisque, soyons simples, mais jouons le, un peu comme le faisait Lacan, transmission ça consiste à se faire mettre (maître)... à écrire comme on voudra. Et nous sommes assurément dans ce lieu, grâce à vous, superbe, où la question de la transmission est tout à fait éloquente, puisque la question, ce dont ce lieu est le lieu d'un culte, est celle de la transmission d'un savoir, de telle sorte que si vous en déviez, vous êtes forcément un hérétique. Et je crois que de le faire remarquer ainsi, nous voyons bien comment les psychanalystes sont eux-mêmes confrontés à ce qui est quand même le grand modèle de toute transmission, celui qui évidemment se veut aussi à l'œuvre dans cette institution majeure qu'est la famille, et où là aussi, comme nous le savons, de génération en génération se poursuivent les hérétiques, sans que l'on sache d'ailleurs pourquoi ils ne seraient pas fidèles, et s'ils sont fidèles, en général, ils sont plutôt couillons. Alors donc la transmission se passerait, si l'on se réfère à nos modèles habituels, entre bêtise ou suivisme, et puis hérésie. Et comme nous le savons, c'est exactement le cas à propos de ce à quoi s'affrontent les psychanalystes, chacun ayant évidemment à se demander qu'est-ce qui finalement lui aurait été transmis par la cure ? Et qu'est-ce que lui-même, finalement, dans son action enseignante, à l'occasion, qu'est-ce qu'il transmet ?

Pour ce qui concerne Lacan, j'aurais envie de dire que ce qu'il nous aurait transmis, ce serait un désir de savoir. Un désir de savoir, et dans la mesure où évidemment

ce désir renvoyant chacun à sa singularité, il ne peut pas s'écrire de la même façon pour tous ce qui fait bien sûr les disputes, les écoles, les exclusions, les hérésies, etc. Avec le fait que nous arriverions à ceci : si ce qui se transmet est un désir de savoir, la question du savoir de quoi ? De quel objet ? Est-ce que c'est un objet qui serait le même pour chacun ? Non évidemment, ce n'est pas le même pour chacun ! Et ça nous ramène à cette question de la passe que vous avez si bien évoquée... Et cependant, à partir de ce moment-là, comment peut-on entendre chacun, si ce n'est peut-être du fait qu'il ne serait pas entièrement dupe de ce qui pour lui fait qu'il tient à son savoir, et qu'il est susceptible de recevoir comme une blessure fondamentale, narcissique, et qui touche son identité, ce qui serait remis en cause de son savoir propre, à lui.

Alors, si ce que je vous propose là est exact, le rassemblement des individus qui se livrent à ce type d'activité très singulière, ce rassemblement est problématique. Parce que la question est dès alors, et Lacan le fait remarquer, que les groupes d'analystes sont absolument comme des... je crois que son exemple, je crois que ce qu'il prend, c'est qu'ils sont comme des hérissons qui se repoussent réciproquement, mutuellement. Et alors on n'est jamais parvenu à tenir une communauté de hérissons.

Alors est-ce que l'on va dire que dans cette communauté, finalement, ce qui est attendu, ce serait le terme final mis par un accord de cette communauté sur ce qui serait un objet partagé, un objet commun, et donc un savoir commun, un mythe collectif puisque vous évoquiez le mythe, et qui du même coup serait l'adoption d'un dogme.

Sinon, je crois que nous nous enrichissons peut-être, lorsque c'est le cas, à entendre la façon dont chacun d'entre nous a tendance à s'arrêter en chemin. Et ce qui nous ennue avec Lacan, c'est qu'il ne s'est arrêté à aucun moment, et que manifestement, comme nous tous, il n'avait pas mis de terme logique, en tout cas à son boulot, à son travail.

Enfin, une dernière remarque. Si nous pouvons être attachés à peut-être aussi bien la transmission, que finalement, à ce que faisait Freud, la diffusion de la psychanalyse, vouloir qu'elle passe au savoir public. Freud a quand même écrit beaucoup d'œuvres de vulgarisation, grand public ! Il ne réservait pas ça à des spécialistes dont il savait qu'ils allaient tous le trahir. Et là encore, il faudrait que nous soyons au clair sur ce que nous entendons par trahison dans ce cas-là. Pourquoi la diffusion éventuellement recherchée, voulue de la psychanalyse ? Les psychanalystes écrivent des livres grand public ! Qu'est-ce qu'ils en attendent ?

Donc j'aurais apprécié qu'au départ la différence majeure entre ce qui est l'agent de la transmission classique, obligatoire, et qui s'appelle tout bonnement le phallus,

j'aurais apprécié que nous faisons la remarque : en ce qui nous concerne, ça ne serait en aucun cas être ce même agent, ce même instrument, ce même référent, et que c'est bien ce qui fait notre difficulté, puisque s'il s'agit de transmettre l'objet petit *a*. Il est organisé de façon distincte, pas seulement par sa nature, mais dans son articulation pour chacun d'entre nous. Et donc, nous sommes évidemment plutôt ligotés, lorsqu'à la fin d'une cure on se demande ce que l'on a transmis ou pas transmis. Et surtout, et je conclus là-dessus, sur la façon dont l'analysant, venu au terme de sa cure, va essayer de guérir ce qui s'est ouvert pour lui, c'est-à-dire refermer par un moyen ou par un autre l'espace souverain que la cure a pu dégager et qu'il va falloir suturer. Et donc, je crois que dans la question de la transmission, il y a celle qui n'est pas volontiers à l'ordre du jour, de la post-analyse. C'est pourquoi on disait autrefois : il faut faire une tranche de temps en temps. Tranche, autre terme obscène évidemment ! Faire une tranche de temps en temps, parce que ça se suture, ça s'oublie, ça se guérit, on guérit de sa cure. Mais on en guérit mal puisqu'on revient au point antérieur. Et ça, évidemment, c'est en gros la question du devenir des écoles et des groupes d'analystes bien sûr, puisque ce désir de guérison peut forcément, lui, être collectif, être partagé.

Les tablettes

Les tablettes d'argile ne sont apparues qu'assez tard. Il est manifeste qu'il y a donc un enseignement possible étant exclusivement oral. Pourquoi Lacan a-t-il mis sous clé, et pendant si longtemps, la transcription de ses séminaires ? Et c'est évidemment pour les raisons que je crois vous avez vous-même évoquées, c'est-à-dire que la lecture va au sens, oublieuse de ceci, c'est qu'il n'y a jamais qu'un énonciateur à toute lecture. C'est également ce que Roland Chemama évoquait à propos de « pas d'écrit sans parole », qu'il n'y a d'écriture qu'à partir d'un énonciateur, et qui lui-même ne sait pas ce qu'il raconte, et que la conservation de cet insensé qui va être réparé, qui va être guéri – pour me servir d'un terme qui a fait problème pour l'une de nos auditrices –, qui va être guéri par le sens, eh bien a besoin d'être relativisé.

Ce qui est aussi je crois pour nous problématique, c'est qu'à la fin Lacan ne parlait pratiquement plus, et pas seulement parce qu'il avait des problèmes neurologiques. Il avait le dos tourné à la salle et il faisait ses gribouillis, là, de façon très intranquille, je veux dire très soucieux chaque fois de savoir si c'était bien ça ou pas ça. Et je crois que ça aussi, ce moment-là aussi où finalement il renonçait à toute parole pour mettre au tableau des gribouillis dont le sens n'était rien moins qu'évident, et je dois dire est resté très problématique, ou qui font que lorsqu'on voit qu'il y a mis un sens, on se demande

vraiment ce que ça vient fiche là. C'est aussi je crois pour nous source de réflexion et d'embarras, je veux dire ce rapport entre l'oral et l'écrit. Et peut-être pour rappeler que le rapport à l'autorité n'est pas du tout le même selon qu'il s'agit de la parole ou de l'écrit. Une parole implique une adresse et donc le contestateur ou le contestataire, ou la contestatrice le plus souvent. Un écrit s'impose absolument de sa propre autorité à tout le monde. Et donc comme il se trouve que nous qui sommes dans l'ensemble plutôt des innocents, c'est-à-dire absolument pas formés, pas préparés par ce qui a été l'enseignement que nous avons les uns et les autres reçu. Pas du tout préparés à cela ! Nous sommes là amenés sur des problèmes essentiels et que vous avez parfaitement raison de vouloir soulever et d'interroger.

Le transfert

Charles Melman : Le transfert, comme vous le savez, est éminemment... enfin je veux dire ses conséquences sont éminemment ambivalentes. Ce ne sont pas forcément celles qui facilitent l'accueil du texte authentique, qu'il s'agisse aussi bien de l'amour que de la haine. Donc la dimension du transfert risquerait de paraître plutôt une gêne, un embarras à la lecture qu'un facilitateur. Je crois !

Roland Chemama : Oui, Jean-Paul Beaumont disait qu'il n'a pas été question du transfert ce matin. D'une certaine façon, moi j'ai entendu le terme de transfert que Martine Lerude n'a pas prononcé... Ah tu l'as prononcé ? En tout cas je l'ai entendu à un moment où tu ne l'as pas prononcé, lorsque que tu as parlé du désir de celui à qui on pourrait transmettre, du désir en tout cas qu'on lui transmette quelque chose. Hein, je crois que là on peut parler effectivement de transfert. Et il me semble que si on aborde la question de la transmission, et peut-être si on veut la rendre un peu moins obscène, il faut dire que celui à qui on transmet, il n'est pas simplement passif dans l'affaire, mais il demande quelque chose. Et je crois que sans cette demande il n'y a rien.

La transmission

Charles Melman : Par ailleurs certains, qui sont socialement reconnus, illustrés par de nombreux textes, des contributions, etc., eh bien, il leur arrivait de façon qui n'est pas exceptionnelle, que dans les problèmes majeurs de leur vie privée et sociale, ils aient complètement perdu, oubliés les références analytiques, je veux dire ce qu'ils ont pu apprendre dans la cure. Et ça pose évidemment la question de la transmission pour privilégier quelque chose qui me semble très important, puisque c'est ce qui

immanquablement toujours se transmet, privilégier un savoir inconscient qui veut que, par exemple, l'objet ne puisse être cause de déception, que c'est forcément l'unique, le vrai, le bon, le juste, et que tout manquement à ce qui serait la confirmation de ce statut, est aussitôt vécu comme une injure suprême. Voilà je prends ça, c'est plus facile évidemment, mais ça s'étend aussi, bien sûr, à la relation aux enfants, et qui est vécue dans l'attente de conduites venant satisfaire le narcissisme parental, puisque c'est en général ce que l'on attend des enfants dans l'aveuglement absolu, là encore, de ce que les parents ont pu retenir de la psychanalyse. Ou bien encore, le rapport à cette instance que l'on appelle le maître et qu'ils vont – puisqu'on est dans le transmettre, il faut en parler un petit peu de ce rapport au maître, et en tant qu'il restera le type d'autorité qu'il faut recréer même s'il n'existe pas ! Je veux dire qu'il faut le réinventer, le restituer, et continuer d'avoir vis-à-vis de lui les conduites ordinaires qui sont à la fois de rébellion, de contestation, etc.

Oui, est-ce que c'est un refus de transmission ou au contraire la prévalence accordée à la transmission telle qu'elle est exigible, c'est-à-dire d'un rapport que l'on pourra appeler, puisqu'on est ici dans ce lieu privilégié et qui ne manque pas évidemment de peser sur nos épaules, que l'on pourra appeler aussi bien le père, le dieu, le phallus, selon l'orientation, la sécularisation que vous aurez engagée, et qui montre qu'il y a une transmission qui marche ! Qui marche formidablement ! Il y a là un savoir souverain, et qui dans les cas importants, eh bien s'avère prévalent ! Et que tout ce que votre expérience de la cure a pu par ailleurs venir vous enseigner, pfff ! C'est comme si c'était bon pour je-ne-sais-quoi mais pas pour vous-mêmes ! Donc quand Lacan disait « l'inconscient c'est le social », à mon sens, c'est ce qu'il voulait dire ! C'est que ce que nous partageons socialement, c'est cette transmission-là ! C'est-à-dire, par exemple, que cette exigence que l'objet soit d'abord unique, et puis que ce soit le vrai, le bon, le pur, etc. Par exemple ! Pas besoin d'être forcément obsessionnel, comme il nous arrive de l'être, pour être dans cette exigence. Donc il y a une transmission pour chacun d'entre nous qui marche et vis-à-vis de laquelle la transmission de l'analyse fait problème.

Quand vous lisez Freud, je le dis à Jean-Paul Beaumont puisque vous en êtes un lecteur attentif et dans l'original, vous êtes frappés que vous avez affaire avec lui à un homme nouveau ! Il n'est pas comme les autres ! Moi personnellement, quand je le lis, je suis secoué par... Je me dis mais qu'est-ce que c'est que ce type qui vraiment a largué toutes les amarres et néanmoins, premièrement n'est aucunement fou, et deuxièmement est d'une sorte de fraternité avec celui auquel il s'adresse, de justesse, de vérité,

de simplicité... Vraiment un type... Donc à lui, la psychanalyse vraiment, sa psychanalyse lui a fait quelque chose. Alors quel est le sens de l'adresse ? Pourquoi est-ce qu'il a besoin d'élève ? Pour quoi faire ? Eh bien il a besoin d'une adresse parce que sans ça il n'existerait pas. Sans ça, tout ça ne serait pas. Il a besoin d'une adresse. Il a besoin que ce soit organisé comme un discours, sans quoi comme sujet de toute cette affaire, il ne tiendrait pas ! Et c'est pourquoi, à mon sens, on s'émerveille. Ce n'est pas auprès de ses élèves qu'il a trouvé son auditoire. Il y a 55 000 lettres de Freud ! Une correspondance de 55 000 lettres ! Ça, c'est un symptôme quand même ! C'est assez spécial ! Et comment ne serions-nous pas enclin à penser que chacune de ces lettres représente justement la tentative d'une adresse qui lui permettrait à lui, ne serait-ce que de se reconnaître lui-même dans cette originalité, qu'il est le mieux représenté. Et que peut-être il est beaucoup plus dans ses lettres – ses 55 000 lettres – présent dans son authenticité que dans la tentative de transmettre la psychanalyse à ses élèves.

Autrement dit, ce qui vient de façon radicale trouer aussi bien la famille que le champ des représentations. Sauf négation de cette remarque banale, anthropologique, et qui montre bien que cette loi qui est quand même tout de même insensée, et qui n'a aucun législateur, et qui s'impose à la communauté de cette espèce animale dite humaine, que cette loi qui vient assurément faire trou et qui est condition de la réalisation du désir sexuel, elle est bien tout de même généralisée. Il n'y a eu que chez les pharaons, c'est-à-dire ceux effectivement réputés bénéficier d'une représentation par la totalité, que l'inceste était de règle.

Intervenant : Ça ne veut pas dire que c'est parce qu'il y a une pratique, que cette pratique attrape ce qu'elle met en jeu. Elle est institutionnalisée...

Charles Melman : Nous sommes là sur une pente délicate, parce que... alors là pardon ! mais là il y a le travail de Lévi-Strauss, et qui montre bien entendu qu'avec ce que Lacan a appelé les mythes, je veux dire cette attrape était quasiment, sans être écrite, elle était dans la chaire des participants. Donc ils étaient bien attrapés

Lalangue

Charles Melman : Cher Erik ! Je me permets de vous appeler par votre prénom.

Erik Porge : .../

Charles Melman : Non pas tout ! Puisque nous avons participé à la même aventure, celle de l'École Freudienne. Et je dois vous dire, à vous entendre, que je suis très admiratif devant votre talent, que vous me permettrez de qualifier d'horméoute. C'est-à-dire de celui qui est penché, passionné sur ce que veulent bien dire les textes. Il y a

de la transmission dans le mot herméneute, puisque ça se rapporte à Hermès qui était le supposé responsable de cette opération.

J'ai été d'autant plus intéressé par votre façon de procéder, que je dois vous dire qu'elle n'est pas du tout familière dans mon Association. Et que du même coup, je dois vous le dire aussi, beaucoup regretter que vous ne veniez pas travailler avec nous, c'est-à-dire venir nous apporter ce qui est susceptible de donner ce mode d'étude des textes qui a une très longue tradition – évidemment, parce qu'elle commence sans doute par la tradition talmudique – mais qui montre bien que très tôt s'est trouvée posée la question de ces textes : mais qu'est-ce que ça veut bien dire et qu'est-ce que ça nous veut ?

Si vous veniez travailler avec nous, ce que vous pourriez éventuellement avoir en retour, ce serait sûrement que de notre côté nous prenons en compte ceci : c'est que ce que montre l'expérience de l'inconscient pour chacun d'entre nous, c'est que chacun d'entre nous est mangé par un texte, celui qui constitue son inconscient, dont il ne sait pas ce qu'il veut dire, dont il ne fait pas ce qu'il veut, dont il ne sait pas où il le mène, et dont il ne sait pas quel est l'auteur. Et qu'à partir de cette sacralisation et passion pour le texte, celui que chacun de nous trimbale ainsi avec lui et qui donc le commande, nous en sommes venus à cette passion généralisée pour les écrits, pour les textes, et dont nous tenons, et assurément à juste titre, que leur accumulation chez tel ou tel, ou dans les bibliothèques, est le signe majeur de la culture. Peut-être est-ce surtout le signe majeur d'une interrogation qui jusque-là est restée ouverte. C'est-à-dire finalement, tout ça, d'où est-ce que ça sort ? Et qu'est-ce que ça nous veut ? Sans doute, et Lacan le fait remarquer, n'y a-t-il que les théologiens pour savoir que ces textes n'ont pas d'auteurs. Et que c'est effectivement la question qui est aujourd'hui, de façon très cruelle, posée dans le fonctionnement social. Autrement dit, est-on ce que l'on appelle un libéral ou bien est-on ce que l'on appelle un intégriste ? Ça a donc effectivement un certain nombre de conséquences sociales ! Mais ça en a aussi pour chaque analysant, d'abord avec ce que je me permettais d'évoquer hier, c'est-à-dire la question de la post-analyse. Puisque si Freud donne comme fin de la cure celle de la liquidation du transfert, c'est-à-dire de la supposition qu'il y a cet au-moins-un qui a organisé tout ça, et qui donc lui donne un sens, et un sens qui est bien socialement partagé ! Si donc Freud est pour la liquidation du transfert, peut-on accepter de fonctionner soi-même, comme Lacan a tenté de nous en donner l'exemple, pour aboutir à parler une langue nouvelle qu'il appelait *la langue* (en un seul mot) ; peut-on attendre de chacun qu'il s'autorise de lui-même pour avoir de lui une image et un fonctionnement d'homme, ou une image et un fonctionnement de femme, et de telle sorte que peut-être – peut-être sait-on jamais ! – il puisse entre ces

créatures parfaitement neuves y avoir quelque rapport ? Moi, il me semble pour ma part, que si je devais porter un sens à ce qui est le dire de Lacan, ce dire dont il cherche sans cesse à rappeler que les écrits ne devraient en quelque sorte, que les écrits – ce serait le paradoxe et il ne paraît pas mauvais –, que dans les écrits serait à entendre la parole d'où ils viennent, dont ils sont un dépôt. Et alors que la parole, c'est votre fameuse sphère que vous avez si bien décrite, que la parole serait à lire dans le type d'écriture qui vient la fonder. Ce qui est un curieux évidemment, retournement ! Mais je crois qu'à le dire comme ça, de cette façon-là, on voit combien le travail et le talent de l'herméneute viennent se mettre au service d'une fin, dont je crois qu'elle n'est pas étrangère à celle qui concernait Lacan. Lacan nous a bien dit que finalement, et moi j'ai trouvé ça horrible quand je l'ai écouté, sans doute comme vous, vous deviez sûrement être dans la salle lorsqu'il a dit : « moi, je n'ai fait tout ça qu'avec mon petit bout d'inconscient ». Vous étiez bien là ? Vous vous rendez compte ! Nous étions là tous à espérer quelques sanctions généralisables ou universelles, universellement valables, et nous nous trouvions devant quelqu'un qui ne faisait pas état, justement, à quelques références impératives ou phaliques, son petit bout d'inconscient ! Le pauvre ! Ce qui était donc son estimation à lui de ce qui faisait symptôme pour chacun d'entre nous et dans le social, à sa façon à lui. Et donc, je dirais pour ceux qui s'inspirent de son enseignement, savoir s'ils endossent cette finalité qui était donc la sienne, est-ce qu'être lacanien c'est ça ? Et est-ce que tout son système – il n'aurait pas aimé le mot ! – toute son élaboration, ses états, puisque chacune venait détruire un peu la précédente, est-ce que toute son élaboration n'a pour nous que cet intérêt ? Car effectivement, envisager un rapport parfaitement nouveau au texte, un affranchissement à l'égard des textes... Ce qui ne veut pas dire en être débarrassé ! Ce n'est pas convenable, ce n'est pas possible ! Mais le texte s'impose à chacun d'entre nous toujours comme totalité, vous l'avez très bien évoqué, sans division ! Alors que comme nous le savons, ce n'est que comme... moi je dis que nous sommes des dividuals, non pas des individus, mais que nous sommes des dividuals qui aspirent à cette unité à laquelle le texte nous invite. Donc permettez-moi de vous dire encore, qu'à vous écouter, je gagne, je m'enrichis, et que j'espère qu'il pourrait en être de même pour vous si vous veniez participer à une façon un peu différente de prendre la question de la transmission à partir de Lacan.

D'après la transcription de Solveig Buch

